Document generated on 05/08/2024 10:01 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Papillonnements en Imaginaire

Lysanne Langevin

Number 90, Summer 2001

L'invitation au voyage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14619ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Langevin, L. (2001). Papillonnements en Imaginaire. *Moebius*, (90), 17–22.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Lysanne Langevin

Papillonnements en Imaginaire

Des mots et des choses

Il existe des noms et des lieux qui excitent l'esprit et les sens aussitôt animés et fugueurs pour étancher la soif d'un ailleurs: mer de Marmara, mer des Sargasses et Bosphore lointain. Des titres, œuvres réelles ou fictives: Océan mer, Hôtel Univers, Au coin de la rue, l'aventure, Le passant du bout du monde, Ruelle Océan, Grand Hôtel des étrangers, voire même... Tristes tropiques, qui constituent autant de clefs, de portes ouvertes donnant sur des couloirs en enfilade, sur d'autres titres et d'autres récits de voyage toujours inédits: Compartiment de seconde, En route pour Dachau, Le pickpocket, Un train d'enfer, Un train non identifié, Un train pour Tombouctou, Un train pour...

Au-delà de ces titres, des titres imaginaires, des histoires promises. Histoires velléitaires, comme de petites pierres blanches amassées en prévision de les abandonner sournoisement, derrière soi, afin de retrouver le chemin du retour alors qu'on hésite encore à partir.

Destination inconnue

Comme du bétail, on nous entasse. Sardines huileuses dont émane une odeur rance. Et déjà la chaleur apesantit l'atmosphère du compartiment. Une moiteur se dégage. La climatisation pas encore en marche, on décompte les passagers. Les chiffres ne coïncident pas. Désolés et merci de votre compréhension, nous devrons recommencer l'embarquement. Serrés, entassés. Derrière, on tousse à fendre l'âme et le poumon. Pas de nouvelles. Bonnes nouvelles? Les employés s'affairent à une invisible besogne. Aucun mouvement. Nous ne décollerons pas. Plus loin un Concorde s'élève... et retombe au sol dans une explosion.

Park Ex

Il fait chaud. Bien sûr qu'il fait chaud. Nous sommes en ville et c'est l'été. Je descends de l'autobus, gare Jean-Talon, à la périphérie d'un immense parc qu'on a paysagé. Ici, c'est inutile. Quartier

dépaysé. Anglais, Grecs, puis Arméniens, puis Pakistanais. À chaque cohorte, sa terre de pauvreté, ses échoués de misère. Depuis bien longtemps la petite pharmacie Leduc a cédé sa place au Fish'n'Chip puis au MacDo. Mais toujours les façades plates, sans autre relief qu'un jeu de briques parfois relevé du panneau de fibre de verre couleur turquoise autant que possible pour faire contraste avec les beiges, les bruns, le drabe. Je sors donc pour attaquer rue Birnam le marchand de bonbons, arrêt obligatoire après le terminus. Suprême récompense de l'écolière devenue voyageuse. Trois boules noires pour une cenne... justifiant le long périple...

Titres et images à faire rêver comme l'exploration d'une carte géographique déployée sur la table. Titres de textes vus, lus, reçus et qui déclenchent à nouveau, rien que d'y penser, la joie du départ anticipé, le désir, le départ, le désir, le départ...

Face à la mer des Sargasses (cette image qui reflue), une femme loge à l'Hôtel du Grand-Miroir sis à la croisée de l'avenue Océan et du boulevard de l'Ailleurs.

Ou encore...

Hôtel des voyageurs. Dans la moiteur et la torpeur de la journée, atténuées par l'harmattan qui souffle bien au-delà du Bosphore et de la mer de Marmara, un parfum flotte de façon diffuse et constante...

Des titres et des mots sonores qui réveillent des images endormies à peine esquissées. Un goût qui persiste de voyager au-delà de l'espace et du temps et de fréquenter les auteurs familiers. Passeurs qui ainsi les forains de jadis, «foreigners» que l'Église réprouvait puisqu'ils outrepassaient les frontières et celles de leur autorité, me conduisent hors mon quotidien. Partie prenante de la longue cohorte des croisés, des pèlerins, des explorateurs, des compagnons du Tour de France, des romantiques, des congés payés et touristes à l'avenant, je partirai donc à la dérive, en écriture, comme on part à l'aventure.

Des auteurs tels des personnages

Me guident, le bras appuyé sur l'épaule, dans quelques-unes de mes pérégrinations, des compagnons d'armes, des complices; Ulysse, Don Quichotte, Alice au pays des merveilles, Gulliver, Marco Polo, Livingston, le Juif errant...

Me seront témoins, des auteurs, personnages, et personnes, parfois pusillanimes. D'abord, Joachim du Bellay pour lequel le départ, du reste, n'était qu'anticipation du retour: on oublie souvent de citer complètement le premier quatrain de son célèbre sonnet:

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestui-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Puis, des philosophes du 18e siècle, citoyens du monde faisant surtout l'aller-retour Londres-Paris et dont pourtant Diderot, grand animateur des Lumières, critiquera l'engouement pour le dépaysement: l'homme contemplatif, disait-il, est sédentaire et le voyageur est ignorant et menteur. Nul n'aura mieux voyagé que Baudelaire qui me somme d'aller, en usant d'une langue à lui étrangère: «Any where out of the world», alors que jeune homme il aura abrégé son seul véritable séjour «exotique», à l'île Maurice. Et derrière lui, Rimbaud, qui traîne ses «semelles de vent», tout occupé en Éthiopie à administrer et à trafiquer…

Qu'importera la dure réalité biographique, des auteurs m'auront permis de voyager. Et je pourrai poursuivre, plus près de moi, sur ce continent, au sud, je m'apprêterai à chasser avec Hemingway, à naviguer avec Conrad. Et puis, et puis…

Une multitude de textes et d'auteurs s'accumuleront qui me convieront à autant de fugues, autant d'exils velléitaires puisqu'on court le monde d'abord à la recherche de soi.

Mon ami Montaigne

Mais à tout prendre je choisirai, comme compagnon de route, Montaigne. Parce que c'était lui, parce que c'est moi. J'irai galoper avec ce grand voyageur.

Pour un voyage de santé, Michel de Montaigne, quittant sa maison le 12 juin 1580, n'y reviendra que 17 mois et 8 jours plus tard (à quelques jours près…). Le voyage en Italie sera interrompu après appel de ses concitoyens de Bordeaux le sollicitant comme maire. Il se gardera d'accepter l'offre jusqu'à l'«invitation» pressante d'Henri III… Dix ans après sa retraite, il remplira au mieux cette

charge non convoitée, respecteux du devoir civique mais tout aussi convaincu qu'«il faut se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même».

Montaigne tient un journal de voyage. Et dans ce *Journal de voyage en Italie,* en quelque sorte l'«arrière-boutique» du Troisième Livre de ses *Essais,* il se révèle touriste à la moderne; plus que le décor et le paysage, sa curiosité est excitée par les gens et leurs mœurs. Il me guide à travers les tractations du déplacement, imbroglios et imprévus, surprises et plaisirs. En «observateur participant», dirait-on de nos jours. Il me parlera de cette ville italienne dont il me faudra bien, un jour, goûter aux plaisirs rabelaisiens.

C'est précisément dans le Livre troisième que loge un chapitre consacré au voyage: le chapitre neuf intitulé «De la vanité». Prévoyant ma perplexité, Montaigne me rassure:

> «Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière; souvent ils la dénotent seulement par quelque marque [...] J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades. C'est un art, comme dit Platon, léger, volage, démoniacle [divin]. Il est des ouvrages en Plutarque où il oublie son thème, où le propos de son argument ne se trouve que par incident, tout étouffé en matière étrangère: voyez ses allures au Démon de Socrate. Ô Dieu, que ces gaillardes escapades, que cette variation a de beauté, et plus lorsque plus elle retire au nonchalant et fortuit! C'est l'indiligent lecteur qui perd mon sujet, non pas moi; il s'en trouvera toujours en un coin quelque mot qui ne laisse pas d'être bastant [suffisant], quoiqu'il soit serré. Je vais au change, indiscrètement et tumultuairement. Mon style et mon esprit vont vagabondant de même. Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise, disent et les préceptes de nos maîtres et encore plus leurs exemples[1].»

Lorsque Montaigne me parle de voyage, je comprends à le lire, qu'il n'y a pas plus introspectif que cette évasion vers l'extérieur. À la fois fenêtre sur le monde et miroir sur soi; le voyage me fait (me permettant encore ici de le paraphraser). De même la lecture, et plus encore celle des *Essais,* me fabrique. Comme on pourrait dire de la lecture en général qu'elle a permis l'élaboration de la notion occidentale du sujet: constituant en quelque sorte le «stade du miroir» de l'humanité. La notion de l'individu, me semble-t-il, se développe autour de l'époque de

la Renaissance, justement à ce moment où la presse de Gutenberg permet la diffusion et l'accès à l'imprimé. Lecture solitaire et silencieuse, dénigrée par l'Église effarouchée par cette pensée du lecteur qui lui échappe loin des bruits et des prêches. Le lecteur soudain conscient de lui-même comme être distinct de Dieu et des institutions. Ici, Montaigne sera-t-il d'accord? Lui qui demeure profondément croyant et convaincu d'une vérité religieuse absolue. Peut-être me permettrai-je de supposer qu'il est chrétien parce que Français, par soumission aux règles communes puisque «chaque usage a sa raison».

À la lecture de ses *Essais,* ce qui me plaît (et bien au-delà du chapitre mentionné!), c'est sa lucidité, le scepticisme qu'il transporte avec lui, étranger aux autres mais aussi à lui-même. Juif errant de l'âme, bien au fait des soupçons qu'il suscite: il sait bien «qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte témoignage d'inquiétude et d'irrésolution[2]».

Ironique à l'égard de son horreur du quotidien, il transformera sa quête en un éloge de la fuite: «C'est pitié d'être en lieu où tout ce que vous voyez vous embesogne et vous concerne, Et me semble jouir plus gaiement les plaisirs d'une maison étrangère, et y apporter le goût plus naïf[3]».

Montaigne, âme en quête. Humaniste pour lequel la relativité des valeurs sera doublée d'une certitude en l'homme. Toujours curieux de l'homme et émoustillé par la nouveauté. Éternel insatisfait en somme et qui pourtant ne boude pas son plaisir. Homme paradoxal dont la fréquentation ne se fera pas impunément. Ce diable d'homme m'invite à «papillonner» allègrement autour de lui-même et des autres comme il l'a déjà si bien fait durant le «voyage de [sa] vie». Et rapidement Montaigne, que je risquerais de prendre au sérieux, me corrige. Après tout, son neuvième chapitre ne s'intitule-t-il pas «De la vanité»? Et ne voilà-t-il pas qu'il discourt sur la vanité des beaux préceptes «et vanité toute la sagesse[4]». «Au rebours», il s'emploiera «à faire valoir, la vanité même et l'ânerie si elles [lui] apportent du plaisir, et [le] laisse aller après [ses] inclinations naturelles sans les contrôler de si près[5]».

«J'avais à dire que je veux mal à cette raison trouble-fête, et que ces projets extravagants qui travaillent la vie, et ces opi-

nions si fines, si elles ont de la vérité, je la trouve trop chère et incommode[6]».

Ainsi, c'est par une pirouette sur lui-même qu'il illustre son tour du monde dans cette fin de chapitre où il m'apostrophe: «[...]tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans juridiction et, après tout, le badin de la farce.»

Miscellanées

En somme, cet ensemble de propos hétéroclites sur l'exil, sur l'errance, cet éparpillement sur le voyage, temps de méditation et d'introspection aménagés, ce retour sur des lieux et d'anciennes odeurs, au-delà du décalage horaire, ce rite de passage permet de se sentir autre et de se redéfinir. Pour un moment, redécouvrir l'intensité du quotidien. J'aime le voyage comme une leçon de géographie de l'imaginaire; une classe où je peux consulter l'atlas des émotions pour mieux établir ma carte d'identité.

1. *Les Essais*, éd. Arléa, 1992, p. 763.
2. *Op. cit.*, p. 758.
3. *Op. cit.*, p. 731.
4. *Op. cit.*, p. 758-9.
5. *Op. cit.*, p. 764.
6. *Loc. cit.*, p. 764.